Prix du N° : 0,75 N° 2 1er Février 1907



Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

> Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.
>
> LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

La Confiance en Soi

(EXTRAIT DE *l'Education de la Pensée*)

La confiance en soi. — La connaissance de soi-même. — La Puissance Personnelle ou le Magnétisme Personnel. — Exemples. — Spontanéité. — Encore l'Egoïsme. — Les Secrets de la Vie. — L'Hypnotisme.

Virgile a dit: « On peut parce qu'on croit pouvoir. »

Admirable vérité: nous ne pouvons rien sans la confiance en nous-mêmes. De quoi est donc capable celui qui, avant de commencer une tâche, doute qu'il parvienne à la réussir.

Autant la présomption est un vice qui nous achemine aux pires insuccès, parce qu'elle nous aveugle et que l'extrême orgueil que nous avons de nous nous fait envisager faussement les obstacles à surmonter, quand elle ne nous les cache pas entièrement, autant la confiance en nous-mêmes, notre force morale nous est de premier secours.

Il convient donc de nous arrêter longuement sur cette vertu, car elle nous permettra de résumer tous les précédents chapitres, et son étude servira en quelque sorte de conclusion à ce livre.

***

La Confiance en soi présume une connaissance approfondie de nous-mêmes. C'est en tablant sur nos capacités, en sachant en imposer à nos défauts, que nous acquerrons assez de croyance en notre pouvoir personnel pour nous lancer en avant et atteindre notre but. Mieux le musicien

Prix du N° : 0.75 *N° 2* *1er Février 1907*

Les Forces Mentales

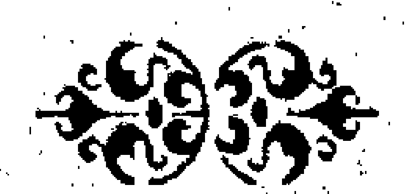
REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr.
— Étranger. 9 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :

L'abondance de nos matières nous oblige, à regret, à reporter au prochain numéro des *Forces Mentales*, la suite des « *Mémoires d'un Moraliste* », la belle œuvre psychologique de notre éminent collaborateur, M. Théodule Branche.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110, Rue Richelieu, Paris.

connaît son instrument, mieux il en joue. Cela saute aux yeux; tout le monde nous comprendra sans que nous insistions sur ce sujet.

Or, nous avons donné dans de précédents chapitres la manière d'acquérir la connaissance de nous-mêmes. Nous y renvoyons notre lecteur. Il trouvera d'ailleurs à la fin de ce volume divers exercices qui l'aideront en cela.

La Confiance en soi est le commencement de la puissance personnelle.

Qu'est-ce donc que la puissance personnelle, ou magnétisme personnel?

*
* *

La Puissance Personnelle est la faculté que nous possédons tous, hommes ou femmes, à des degrés divers, d'attirer à nous l'intérêt, la confiance, l'amitié ou l'amour; c'est celle de nous imposer plus ou moins à notre prochain, selon que notre prochain aura plus ou moins que nous-mêmes de Puissance Personnelle.

Ceci posé, il va de soi que plus nous aurons éduqué, développé, concentré notre Puissance Personnelle, plus nous aurons chance de dominer, de trancher sur le commun des mortels qui vivent dans l'ignorance ou la non éducation de leur Moi.

La Puissance Personnelle est indépendante de l'intelligence, bien que l'intelligence lui soit de puissant secours. Jusqu'ici, elle est indépendante de notre volonté, et c'est cependant la coopération de *toute* notre volonté avec elle qui la haussera à sa suprême puissance et nous donnera le pouvoir de vaincre.

Ceci demande à être étayé par quelques exemples.

Vous suivez au hasard d'une promenade un passant dans la rue. Que votre attention soit attirée sur lui par une vague ressemblance avec une personne qui vous est con-

nue ou que vous fassiez toute autre remarque sur sa tournure ou sur sa toilette, sans malice, sans volonté soutenue, automatiquement, pour ainsi dire, vous fixez vos regards sur elle.

Neuf fois sur dix, le passant se retourne. Pourquoi, si ce n'est parce que votre influence personnelle, tout indépendante de votre intelligence et de votre vouloir qu'elle soit, a agi sur lui?

Donc, le passant se retourne et vous voit.

Mettez alors dans vos regards une intention, *une pensée*. Et sous le fluide évident de vos yeux, cet homme, aussi innocent qu'il puisse être, se troublera, comme le malfaiteur défaille sous les prunelles perspicaces du policier.

C'est que vous possédez en vous, de façon sans doute infime, l'ascendant que les oiseaux de proie ou le serpent ont sur des êtres que nous disons plus faibles qu'eux, mais qui, à la vérité, ne possèdent pas au même degré que ceux qui *les charment* et *les dominent*, la Puissance Personnelle.

Il est facile de déduire de ce qui précède que si l'oiseau de proie ou le serpent poussent à une telle acuité leur Puissance Personnelle c'est que tout l'effort de leur cervelle étroite se centuple sur un seul point, celui de leur subsistance, le besoin de se nourrir et de vivre, à quoi tend leur unique instinct.

***

Et cela prouve péremptoirement que si la Puissance Personnelle est, comme nous l'énoncions plus haut, indépendante de la volonté, la volonté lui est indispensable pour obtenir toute son ampleur; la *volonté*, et nous avons dit l'*intelligence*.

***

Le secours que l'intelligence apporte à la Puissance Personnelle est si évident qu'il est presque superflu de l'analyser ici.

La Puissance Personnelle jointe à la volonté est la force motrice de la machine humaine; l'*Intelligence* en sera le régulateur et le gouvernail. Sans boussole et sans gouvernail, le vaisseau le plus puissant est livré, désemparé, à la furie des vents et des vagues.

Je pense, donc je suis. Cet axiome philosophique de Descartes, s'applique exactement au rôle de la Pensée, c'est-à-dire de l'Intelligence sur tous les actes de notre vie.

L'Intelligence a été, de longue date, l'objet de tous les soins des pédagogues, voire des pères de famille scrupuleux et éclairés. Aussi la considérant comme existante chez les sujets qui s'intéressent à l'Education de la Pensée (et rien que de s'y intéresser, n'est-ce pas une preuve indiscutable de haute intelligence, déjà?) nous contenterons-nous de l'employer dans nos définitions comme un appoint acquis, et, tout au plus, de la diriger vers la solution que nous voulons atteindre.

∴

Nous avons dit que la Puissance Personnelle existe à l'état latent dans tout individu, homme ou femme, et nous avons donné un exemple, le premier qui se rencontra sous notre plume, de cette force inutilisée et inconsciente que nous possédons tous.

C'est trop peu pour l'importance d'un tel sujet.

Montrons, à présent, comment, faute d'une éducation rationnelle, nous gâchons le fluide magnétique qui est en nous, et le dispersons, sans intérêt pour notre bien-être, notre situation sociale, notre bonheur particulier, notre avenir. Ce sera démontrer, du même coup, quel parti inépuisable nous en pouvons tirer avec un peu d'intelligence et toute la bonne volonté dont nous sommes susceptibles.

La Spontanéité et l'Égoïsme, ces deux sentiments d'ordre si contraire, sont, sans contredit, les deux fêlures de notre âme par quoi s'échappe d'abondance et inconsidérément notre fluide magnétique.

La Spontanéité, *vertu lorsqu'elle est consciente, défaut si elle n'est qu'automatique.* — La Spontanéité ou élan qui nous jette au-devant de notre semblable pour lui confier un secret — souvent qui n'est pas le nôtre, — lui proposer nos services, — quand un éclair de réflexion suffirait à nous convaincre que nous sommes dans l'impossibilité matérielle ou morale de les lui rendre; — la Spontanéité, ou *congestion* subite de toutes nos facultés en un ressaut vindicatif, un besoin *aveugle* de vengeance; la Spontanéité *hâbleuse* ou la Spontanéité *colère;* la Spontanéité, expansion naturelle qui nous fait exagérer en paroles ou en gestes nos pensées et nos actes; la Spontanéité est une déperdition *irrémédiable* de son fluide magnétique pour celui qui n'est pas à même d'écouter et de suivre avec constance et bonne volonté les conseils des « *Secrets de la Vie* ».

Alphonse Daudet, dans son immortel *Tartarin*, nous montre un individu tout spontané, s'agitant, se répandant, se dispersant en bruit, en mouvement, en jactance, en actions éclatantes et vaines. C'est un héros dans bien des chapitres de sa vie, mais un héros incapable, inutile, un moulin qui broierait dans le vide.

Quel tout autre homme, et peut-être quel génie Tartarin eût été, si, au lieu de dépenser son fluide magnétique en exploits, qui équivalent tout au plus à des pirouettes, il l'avait accumulé, concentré, décuplé encore, par une éducation intelligente, une volonté têtue, pour ne le faire servir qu'à des projets mûrement réfléchis, arrêtés, à quelque belle découverte, à quelque grande cause!

Hélas! il en va ainsi de nous. Tout homme porte en soi un Tartarin qui sommeille, ou bien... qui veille, pour le plus grand dam de son influence morale, de sa Puissance Magnétique.

∴

Avec la Spontanéité inconsciente, l'Egoïsme, conscient ou

non, lui, est le plus grand motif de déperdition de notre fluide magnétique.

En effet, à vouloir conserver pour soi tout l'effort dont on est capable, à ne le distribuer qu'avec parcimonie, à ne le faire servir qu'à des visées étroites et personnelles, rien ne s'en répand sur autrui et on ne subjugue que soi-même.

D'ailleurs, quand le but n'est pas élevé, comment les moyens pour l'atteindre le seraient-ils?

Aussi riche en fluide magnétique que l'Egoïste puisse être, ce fluide, à ne pas être cultivé, s'étiolera bientôt. L'Egoïste perdra la sympathie de son semblable, éveillera le soupçon; et, isolé, dans l'impossibilité de toute influence sur personne, ne trouvera plus pour *parvenir* que le chemin de l'avarice, vice imbécile, certes, puisqu'il ne profite même pas à celui qui le pratique.

* * *

Pour être efficace, notre Magnétisme Personnel, condensé par une intelligence sage, mis au service d'une volonté forte, doit rayonner sur la voie que nous nous sommes tracée, éclairer notre route, en imposer à ceux qui tenteraient de nous barrer celle-ci.

Les savants mis à contribution pour la rédaction des Secrets de la Vie (1), ont établi la loi qui régit le Pouvoir Magnétique. C'est la loi des courants mentaux. Ces courants, naturels chez quelques hommes qui les possèdent à haut degré, peuvent être produits, chez d'autres, et mis en action absolument comme les courants électriques. C'est le secret de la science psychique.

Cette science, venons-nous de dire, quelques rares privilégiés la pratiquent sans avoir eu recours au préalable, à l'apprentissage. Mais ceux-ci sont bien des privilégiés, de trop rares privilégiés.

(1) « Les Secrets de la Vie », quatre beaux volumes richement brochés et réunis sous une même couverture et comprenant : 1° *Le Magnétisme Personnel*, 2° *L'Hypnotisme*, 3° *Le Traitement Magnétique*, 4° *La Force Pensée*. (Bureaux d'Etudes Psychiques, éditeurs.

Les médecins, les plus grands, les désabusés, les convaincus de la fragilité de leur art et des défaillances de la thérapeutique ou du Codex, usent de cette science avec doigté, réflexion, esprit et certitude.

N'est-ce pas eux qui d'une pression de main, d'une parole, d'un regard, suggestionnent à ce point leurs malades, qu'ils les arrachent à la névrose et les rendent à la santé, à la joie de penser, d'aimer, de vivre!

Il en est d'autres, mais inconscients de la force qu'ils détiennent, ceux-ci, qui en usent bellement et noblement, parce que, d'elle-même, si puissante! elle s'irradie d'eux. Ce sont les officiers, qui d'un geste enlèvent leurs hommes, les lancent dans la mitraille, leur communiquent la bravoure, le patriotisme, l'insouciance, voire le plaisir du danger, leur ardeur de vaincre et de faire grand!

Niera-t-on l'existence du Magnétisme Personnel après cet exemple? Que serait donc l'influence d'un seul homme sur des milliers d'hommes, sinon le courant mental qui l'élève au niveau d'un dieu, le fluide magnétique qui rayonne de ce front, de cette âme, pour enflammer tant d'autres âmes, et faire d'un apathique un belliqueux et un héros d'un lâche!

*
* *

Tous les grands penseurs, les grands écrivains, les grands artistes ont possédé une part royale de Magnétisme Personnel.

C'est grâce à leur fluide magnétique, qu'ils nous communiquent encore, longtemps après qu'ils ont vécu, par le pinceau, par la plume, par le burin, une émotion égale à celle qu'ils ont ressentie. Leur Puissance Personnelle les immortalise.

Voyez une phalange d'instrumentistes? Tant vaut le chef, tant vaut l'orchestre. Tous les orchestres — nous entendons ceux des grands concerts ou des théâtres de marque — sont composés de musiciens d'égale valeur, la plupart premiers prix de Conservatoires, excellents racleurs de

cordes, ou connaissant à merveille les ressources des bois et des cuivres.

D'où vient que la foule acclamera les uns, tandis qu'elle restera parfaitement indifférente aux accents des autres, bien que tous soient de force identique et jouent les mêmes morceaux?

C'est que les premiers ont à leur tête un chef, un artiste, qui possède, ce que communément on appelle *de l'âme* et que nous appellerons, nous, plus scientifiquement, le magnétisme personnel, fluide que, du haut de son pupitre, par les yeux, par son bâton cadençant la mesure, il répand sur ceux qu'il dirige, pour leur communiquer, une parcelle de son génie.

Et nous, tous, nous avons été en butte au Magnétisme Personnel ou Puissance Personnelle, qu'il sorte de nous ou que nous le subissions d'autrui.

Souvenez-vous, repliez-vous sur vous-même, n'avez-vous pas, maintes fois, été influencé par cette force subtile?

N'aimez-vous pas instinctivement telle personne, et, sans raison, n'éprouvez-vous pas de l'aversion pour telle autre?

Vous rendez-vous compte de quel secours vous serait la faculté d'éveiller à votre gré, d'une manière intelligente, la confiance, la sympathie? de vous imposer, par votre esprit, par votre charme, par le groupement de toutes vos qualités attractives?

Eh bien! par une exacte compréhension de la loi des courants mentaux, cela devient, non seulement possible, mais avec un peu de persévérance, facile.

⁂

Mais la place est comptée, dans ce livre, au rédacteur de cette étude sur la Puissance Personnelle, et force lui est bien de renvoyer le lecteur que ces notes ont pu intéresser au Cours complet édité par la Société des Etudes Psychiques.

Je l'approuve en tous points. Nulle part ailleurs, les courants mentaux n'ont été analysés avec une telle minu-

tie, et, aussi, avec une semblable virtuosité. Ce premier volume des « Secrets de la Vie », qui traite particulièrement du Magnétisme Personnel, est un chef-d'œuvre de bon sens, de clarté, et le seul remède à toutes nos défaillances.

Grâce aux Cours édités par les Bureaux d'Etudes Psychiques, vous conquerrez toute votre personnalité, toute votre *Force Pensée;* vous développerez ce fluide magnétique, si indispensable à tous nos actes, si nous voulons réussir dans la vie.

Patron, vous apprendrez à devenir maître de tous vos moyens, vous posséderez peu à peu l'ascendant nécessaire pour en imposer à votre clientèle, la charmer, vous l'attacher, et en même temps pour diriger vos ouvriers de façon tranquille et sûre. On obéira à votre regard. De votre cabinet, vous tiendrez le fil conducteur de votre fortune, et votre esprit rayonnera sur tous ceux avec qui vous êtes quotidiennement en rapport.

Employé, sachez augmenter votre force morale; faites en sorte que, par la puissance de votre Magnétisme personnel, vous deveniez après quelques semaines d'études sérieuses, indispensable à celui qui vous emploie; élevez-vous au niveau d'un collaborateur dûment apprécié, au lieu de demeurer l'humble rouage d'une administration, l'unité méconnue que vous êtes peut-être aujourd'hui.

Et vous, officier, médecin, artiste, les nombreux exemples que nous donnons plus haut vous montrent assez quel peut être votre rôle dans la vie, quand vous aurez acquis la totalité de votre fluide magnétique.

Femme, enfin, être faible à la merci d'un mari pas toujours équitable, haussez-vous au-dessus des mesquineries conjugales, devenez forte, que votre Magnétisme Personnel vous rende toute l'influence, d'esprit, de cœur, que dans l'ignorance des courants mentaux, vous avez perdue.

Tiré de l'Éducation de la Pensée.

René d'Héry,

Quelques mots sur l'Hynotisme

LA DUALITÉ DE L'ESPRIT

Pour bien comprendre le « mécanisme » de la suggestion et de l'hypnotisme, il est essentiel que nous nous rendions compte des diverses fonctions de l'esprit. La moindre observation nous en révélera deux, distinctement différentes: l'esprit conscient, ou objectif, et l'esprit inconscient ou subjectif. W. W. Atkinson a trouvé une comparaison excessivement juste quand il dit dans la « Force-Pensée » que notre cerveau représente une maison de commerce, tenue par deux associés.

L'un, l'esprit conscient, est chargé de la vente, il reçoit les clients et les fournisseurs, il « lance » les affaires, l'autre, l'esprit inconscient ou imaginatif, s'occupe des questions de bon ordre dans les bureaux, dans la comptabilité, etc.

C'est à l'aide de la fonction active (consciente) que nous faisons tout effort prémédité, que nous travaillons, que nous progressons.

Quant à l'esprit inconscient, il ne possède aucune résistance, aucune force. Il rêve, il passe des heures entières à des réflexions abstraites et qui ne sont même pas toujours utiles, et il obéit aveuglément aux commandes de l'esprit actif.

Si nous avons donc l'intention de nous faire accepter comme employé ou fournisseur de la maison nous n'avons

à calculer qu'avec une seule résistance, celle de l'associé actif. Cette opposition survenue, l'associé inconscient est à notre entière disposition.

C'est ainsi que s'expliquent les phénomènes, quelquefois merveilleux, du sommeil hypnotique.

Nous arrivons à arrêter la fonction consciente du cerveau de notre sujet par une méthode quelconque; que ce soit par notre regard, en demandant au sujet de fixer un objet brillant, ou par un autre procédé, peu importe. Chaque opérateur donne la préférence à certains procédés, mais le but reste toujours le même: celui d'empêcher le sujet de pouvoir résister à nos commandements.

Nos actions et nos mouvements sont tous soumis au contrôle de notre cerveau, bien que le procédé soit à ce point devenu habitude que nous ne nous rendons aucunement compte de ce fait.

Ainsi, nous serons, en toute vérité, *incapables* de lever notre bras si nous *pensons* et *croyons* qu'un tel mouvement est impossible. L'hypnotiseur nous « fait croire », rien de plus. Il n'y a là rien de surnaturel, rien de merveilleux.

Ce qui est d'une importance énorme pour la bonne réussite d'expériences hypnotiques, c'est l'impression créée par l'opérateur sur l'esprit de son sujet. Il est essentiel, pour cette raison, que l'opérateur soit tel que son sujet puisse avoir confiance en lui, qu'il puisse croire à sa force, à son pouvoir. Plus l'opérateur est sérieux, plus son but est bon et élevé, mieux il réussira.

Nous avons connu des douzaines de personnes qui ne se sont occupées de l'Hypnotisme que par « amusement » et qui ont bien réussi avec des expériences élémentaires, mais qui n'ont jamais pu arriver à endormir un sujet. Cela n'est point étonnant, et pour dire la vérité, nous ne pouvons prétendre plaindre ces opérateurs. Des expériences plus ou moins répugnantes au bon goût sont tolérables sur la scène où l'hypnotiseur est forcé « d'amuser » ses spectateurs (et où il faut exécuter des expériences d'une telle nature que tout le monde

puisse être certain que le sujet ne simule pas) mais elles sont, sinon condamnables, du moins inutiles en tout autre cas.

Comme moyen sérieux d'éducation et de guérison, cependant, l'hypnotisme n'a jamais été apprécié à sa juste valeur. Il n'y a pas d'affection nerveuse, pas de mauvaise habitude devenue vice, ainsi que l'alcoolisme, le morphinisme, etc., qui ne cesse à la suite du traitement hypnotique. Et même sans le sommeil, dans l'état de parfaite conscience, la suggestion est l'instrument le plus efficace d'éducation et d'amélioration générale.

G. R. SADLER.

LA BLAGUE

(PAR UN BLAGUEUR)

La Blague ! Que voilà donc un mot bien français.

Le *Bluff* américain et le « *humbug* » anglais n'en sont point la traduction et ne peuvent en rien lui être comparés.

Sa définition est plus difficile à énoncer qu'on ne saurait croire et — malgré le respect profond que je professe pour les savants qui font les dictionnaires — je demande en grâce qu'on veuille bien ne pas s'arrêter aux termes précis qui ont été imprimés par eux après le traditionnel : *Subs. fém.*

Ceux qui font les dictionnaires ne peuvent et ne doivent point être des blagueurs... je leur conteste donc le droit de conter aux foules ignorantes ce qu'est la Blague.

Seuls, nous autres, qui sommes atteints de ce quasi-malaise, avons quelques titres pour en expliquer la psychologie vraie.

S'il me fallait donner un énoncé scientifique à ce mot j'écrirais :

Blague : *Subst. fém. Pléthore des facultés imaginatives. Mirage chronique.*

Je vois d'ici le geste méprisant et supérieur, que vont souligner d'un haussement d'épaules les personnes graves qui liront ces lignes !

Je tiens surtout à mettre en garde mes contemporains contre la tendance calomnieuse qui s'acharne à qualifier de « *mensonge* » la moindre et inoffensive blague :

Ce sont choses toutes distinctes et je le prouve.

Le mensonge, dans un but toujours haïssable, maquille et déguise Dame Vérité toute nue!

La Blague, elle, est la couturière élégante qui, *sans but précis*, pour l'amour de l'art, habille Dame Vérité, la rend plus belle, la pare des atours charmants que crée une imagination active et avertie, et cela sans jamais chercher à en altérer les traits.

Qu'y a-t-il de préjudiciable, je vous le demande, à rendre plus exquise en l'habillant avec goût une dame sortant toute nue d'un puits? C''est presque de la saine morale!

Si donc le couturier-blagueur cherche à parer cette jeune nudité d'étoffes chatoyantes, avantageuses à la fois pour Elle et pour lui, nul ne s'en devrait formaliser.

Je connais tel individu auquel il répugnerait de « *déguiser* la vérité » c'est-à-dire de mentir, même pour sauver sa propre tête et qui se plaît, sans mal y voir, à l'embellir de la fine batiste des détails d'un rêve ou de la dentelle menue des exagérations multiples.

Voyez les « genss du midi » ; ils pratiquent ouvertement en *galejade*. Rappelez-vous le délicieux Tartarin de Tarascon : il ne mentait jamais, il avait « le mirage » et ce petit arbuste de son jardinet devenait pour lui un baobab gigantesque, le paisible tueur de casquette se mirait en féroce tueur de lions! A qui cela pouvait-il nuire?

Le Blagueur est toujours convaincu : jamais il n'invente « le fond » de son récit, il en respecte les grandes lignes, n'en modifie que la forme, et ajoute des détails (ô combien inédits!) ; il en enjolive le tableau, y place de-ci de-là, d'un coup de pouce large, des tons plus chauds; il cherche à captiver votre attention, à vous charmer ; il craindrait que la constatation toute

crue d'un fait brutalement vrai ne suffise point à aiguiser votre intérêt.

Pourquoi lui en voudriez-vous ?

Le menteur a besoin de posséder une mémoire de bronze, afin de ne point laisser, lorsqu'il rééditera son mensonge, deviner la supercherie.

Le Blagueur, au contraire, n'a aucune mémoire, il n'a cure de tromper qui que ce soit : il réédite le même fait revu, corrigé, toujours augmenté, avec la belle insouciance.

Vous souriez en l'écoutant multiplier par dix un chiffre qu'il donnait il y a quelques instants, il ne voit point votre sourire, il ignore vos doutes et, si, d'aventure, vous les lui faites remarquer, il tombe des nues et de la meilleure foi du monde, affirme « qu'il n'a pas dû dire cela » et il le maintiendrait en toute candeur devant la bouche d'un canon.

Le Blagueur, vous dis-je, n'a aucune mémoire ; comment sauriez-vous sans cela qu'il blague ?

Faut-il le plaindre ? Certes non ! c'est un homme parfaitement heureux. Pour lui tous les espoirs, toutes les chimères, que forge sa pensée vagabonde, sont autant de réalités.

Son imagination féconde lui fait exagérer ses moindres sensations : S'il espère gagner une fortune... « il se sent riche » ; si une femme l'a écouté avec complaisance... elle est à lui !

Et, chose admirable ! sa persuasion incisive, la force des arguments dictés par cette imaginative toujours entraînée, est un puissant levier qui l'aidera à réussir là où le froid raisonnement tue l'espoir et arrête l'élan qui atteint le but.

La Blague ! que voilà donc un mal bien français !

Geo Lange.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

L'IDÉE DE PATRIE

Nous avions demandé à notre collaborateur Alexis Noël de déduire de sa jolie nouvelle « Outre-Rhin » quelques considérations générales sur l'idée de Patrie, notre Revue étant essentiellement un organe de Philosophie et de Psychologie.

Voici ce que M. Alexis Noël nous répond :

Mon cher Directeur,

Je suis aussi embarrassé que le conteur de ma nouvelle pour vous répondre; et vous pensez bien que ce n'est pas pour rien que je lui ai fait dire :

« Savent-ils seulement ce que c'est que la Patrie, tous les philosophes et tous les psychologues qui ont disserté et épilogué sur ce mot ? »

Et puis :

« La Patrie, c'est un peu comme l'amour, ça s'éprouve mieux que ça ne s'explique. »

Ceci demeure mon opinion personnelle.

⁂

D'autre part, je lis dans Littré :

« Patrie : (*lat. Patria*), s. f. Pays où l'on a pris naissance. »

Evidemment cela ne suffit pas, et Littré lui-même semble assez embarrassé pour mieux dire.

⁂

La Bruyère explique : « Que me servirait, comme à tout

le peuple, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivais dans l'oppression. »

Aïe! aïe!! La Bruyère, qui vécut entre 1645 et 1696, n'est-il pas par cette opinion un peu le précurseur de M. Hervé?

Elle aurait sa valeur, cette opinion, si on la faisait suivre de la considération que je vais dire et que je prends sous mon bonnet :

« La Patrie n'est pas, comme le prétendent les dictionnaire et l'Académie, le pays où l'on est né, mais le pays que l'on adopte pour y passer sa vie. Chaque individu étant libre de son choix de résidence, il devient évident qu'il s'oblige à épouser les mœurs, les coutumes, les lois et la forme du gouvernement de sa patrie d'adoption et de se rallier à la majorité des citoyens, qui, de par sa volonté, sont ses concitoyens, auxquels cette patrie doit ses mœurs, ses coutumes, ses lois et sa forme gouvernementale. »

*
* *

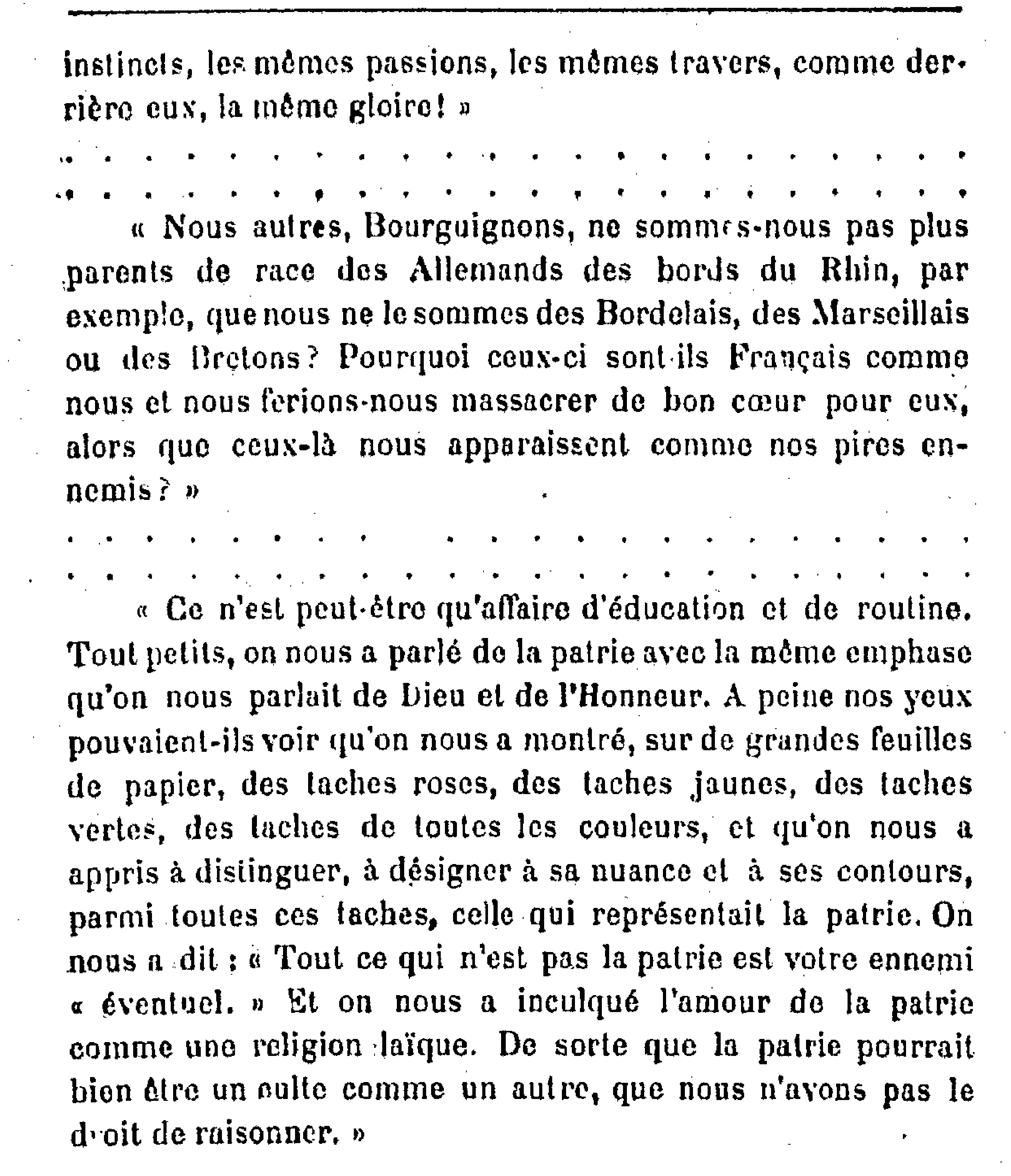
J'ai écrit naguère un roman, *Histoire de Gervaise* (1), dont la thèse est justement cette idée de Patrie, si controversée à l'heure présente.

Je place dans la bouche de différents personnages de mon livre les réflexions suivantes, qui répondent tant bien que mal à ce que vous me demandez pour les Forces Mentales :

. . . .

« La patrie est la patrie. Jusqu'à ce qu'on en ait inventé une définition nouvelle et un sentiment plus moderne, c'est la terre où nous sommes nés, où depuis des générations plantent nos racines et où l'on peut se dire, en regardant les gens qui vivent sur cette terre-là, qu'ils sont moralement frères entre eux, qu'ils ont la même origine, la même qualité de sang dans les veines et dans le cœur; de façon générale, les mêmes

(1) *Histoire de Gervaise*, par Alexis Noël. Plon et Nourrit, éditeurs. Un beau volume de 325 pages. Prix : 3 fr. 50.



instincts, les mêmes passions, les mêmes travers, comme derrière eux, la même gloire! »

. . . .

« Nous autres, Bourguignons, ne sommes-nous pas plus parents de race des Allemands des bords du Rhin, par exemple, que nous ne le sommes des Bordelais, des Marseillais ou des Bretons? Pourquoi ceux-ci sont-ils Français comme nous et nous ferions-nous massacrer de bon cœur pour eux, alors que ceux-là nous apparaissent comme nos pires ennemis? »

. . . .

« Ce n'est peut-être qu'affaire d'éducation et de routine. Tout petits, on nous a parlé de la patrie avec la même emphase qu'on nous parlait de Dieu et de l'Honneur. A peine nos yeux pouvaient-ils voir qu'on nous a montré, sur de grandes feuilles de papier, des taches roses, des taches jaunes, des taches vertes, des taches de toutes les couleurs, et qu'on nous a appris à distinguer, à désigner à sa nuance et à ses contours, parmi toutes ces taches, celle qui représentait la patrie. On nous a dit : « Tout ce qui n'est pas la patrie est votre ennemi « éventuel. » Et on nous a inculqué l'amour de la patrie comme une religion laïque. De sorte que la patrie pourrait bien être un culte comme un autre, que nous n'avons pas le droit de raisonner. »

. . . .

ALEXIS NOEL.

UN ALCHIMISTE AU MOYEN-AGE

NICOLAS FLAMEL. — SA MAISON. — SA FORTUNE. — NICOLAS FLAMEL ALCHIMISTE. — L'ALCHIMIE AU XXe SIÈCLE. — M. THÉODORE TIFFEREAU.

L'or donne aux plus laids certain charme pour plaire. MOLIÈRE.

Lorsqu'un amateur de souvenirs parcourt les quelques vieux quartiers encore subsistants de notre chère ville de Paris, il éprouve parfois une sorte de malaise en s'arrêtant devant l'une des façades historiques çà et là disséminées dans nos vingt arrondissements. Souvent replâtrées, rajeunies par un badigeonnage moderne, si ce n'était la plaque commémorative officielle qui heureusement rappelle en trois lignes le passé respectif de ces vieux débris, aucune trace de leur histoire ne se manifesterait aux yeux du chercheur.

Donc, lorsque nous nous trouvons en face d'une de ces indications évocatrices, pour éloigner en partie l'envahissement pénible du regret, notre esprit soudain travaille ! Il s'efforce de redonner au monument contemplé, la patine que nous aimerions lui connaître en réalité et derrière ces murailles muettes et mélancoliques, tout un monde disparu revient, ressuscite, pour ainsi dire, à la mémoire de l'observateur.

Alors des fantômes s'agitent dans leur linceul séculaire. Du sommeil profond qui les engourdissait au fond de notre mémoire, des silhouettes connues se dessinent. D'abord

mollement éclairées d'une trouble lumière, elles s'accentuent peu à peu, s'accusent davantage, se détachent, se précisent à notre vision interne. Leurs formes deviennent insensiblement plus nettes, les lignes plus arrêtées et, enfin, les personnages évoqués nous apparaissent fidèlement reproduits sur le fond clair de notre imagination de rêveur.

C'est précisément ce que j'ai éprouvé il y a quelques jours devant la maison portant le n° 51 de l'antique petite rue Montmorency. Sur une plaque de marbre blanc, fixée entre les deux fenêtres du premier étage, se détachent ces phrases en lettres rouges :

MAISON DE NICOLAS FLAMEL
ET DE PERNELLE SA FEMME

POUR CONSERVER LE SOUVENIR
DE LEUR FONDATION CHARITABLE
LA VILLE DE PARIS A RESTAURÉ EN 1900
L'INSCRIPTION PRIMITIVE
DATÉE DE 1407.

Et au-dessous, longeant la corniche qui surmonte l'entrée principale de cette maison, on lit la susdite *inscription primitive*, en lettres gothiques de la décadence, profondément gravées dans la pierre et ainsi conçue :

Nous hômes z fâmes laboureurs demourans au porche de cette maison, qui tu fée en l'an de grâce Mil quatre cents z sept — Sômes tous chalcû en droit soi dire tous les iours une pâtenostre z un Ave Maria en priant Dieu qz sa grâce face pardon aux pauvres pêcheurs trespassez — Amen

Voilà donc une maison moyenâgeuse qui a appartenu à un homme sur lequel s'est peut-être le plus exercée la crédulité publique; un homme dont la naissance, la vie, les moyens d'existence et la mort même ont intrigué au plus

haut point non seulement ses contemporains, mais aussi certains de ceux qui lui ont succédé.

Ce Nicolas Flamel était-il *Parisien de Paris* ou, plus simplement pour nous, natif de Pontoise vers 1330, comme l'ont prétendu quelques auteurs ? Nul ne le sait. Ce qui est bien exact, c'est qu'il a habité Paris la majeure partie de sa vie, qu'il s'y est marié vers 1372 environ, étant alors *Ecrivain, Libraire Juré* en l'Université de ladite ville, qu'il y possédait une fortune très remarquable et qu'enfin il y est mort en 1417.

Le libellé de la plaque commémorative précitée peut faire supposer que cette maison de la rue de Montmorency était l'habitation ordinaire de Flamel et de Dame Pernelle. Pas le moins du monde. Ce bâtiment était tout simplement le plus important des quatre qu'il avait fait bâtir en cette rue, où *il y avait dès longtemps grans punaisies de boes et aultres ordures*, disent les documents de l'époque que j'ai en ma possession.

Quelque temps après son mariage avec Pernelle, *cette belle et honneste Dame*, déjà veuve de deux maris, Flamel avait quitté l'échoppe qu'il occupait avec ses confrères au Charnier des Innocents. Lorsque cette corporation se transporta en groupe aux alentours de l'église Saint-Jacques, Flamel suivit donc ses collègues Ansel Chardon, Jehan Harengier et autres, pour venir s'installer au coin de la rue Marivaux et de celle qui longeait l'église, passage que l'on désignait sous le nom de *rue l'église Saint-Jacques* et qui devint alors, avec ses nouveaux habitants, la *rue des Ecrivains*.

C'est dans cette maison que vivaient Flamel et sa femme, en compagnie de leur premier clerc, *Maistre Maugin*, la servante *Marguerite le Quesnel* et *Collette*, fille de cette domestique. Cette existence en commun, nous disent les contemporains, était des plus modestes et ces riches capitalistes mangeaient des mets très peu recherchés, dans de la *vaisselle de terre*.

C'était encore dans cette demeure de la rue Marivaux que l'écrivain tenait boutique ouverte pour la vente des psautiers et missels enluminés par ses calligraphes, à côté d'une sorte d'école élémentaire qu'il avait instituée et où des gens de la cour, des nobles seigneurs envoyaient leurs enfants et, souvent eux-mêmes, pour apprendre à *signer leurs noms, à lire et à écrire*. Car nous ne sommes déjà plus au temps où les nobles faisaient sottement parade de leur ignorance, et assurément le métier de Flamel devait lui rapporter suffisamment pour vivre avec une certaine largesse.

Mais cette version était beaucoup trop simple pour le populaire, toujours admirateur de merveilleux. Aussi préféra-t-on faire de Flamel un adepte de la science hermétique, un continuateur de l'œuvre des Albert le Grand, Roger Bacon, Raymond Lulle, etc. Oui, Nicolas Flamel faisait de l'or !

Dans sa maison de la rue Marivaux, il avait réussi à être initié aux secrets de la *suprême science*, grâce à un livre composé de *trois fois sept feuillets*, enrichis de figures hiéroglyphiques, livre qu'il avait acheté deux florins en 1357, à un inconnu en quête d'argent. Ayant examiné ce livre étrange, il le reconnut pour l'avoir déjà vu dans un songe prophétique qu'il avait eu quelques jours avant celui où il fit cet achat. Il se mit donc à étudier la signification de la *vierge caducée*, du *serpent crucifié*, de la *fleur rouge*, de la *fleur blanche*, des *dragons* et *griffons aquiloniens*, du *rosier fleury*, des *serpens s'engloutissans* et de cent autres signes tous plus ou moins fantastiques.

Mais si ce livre enseignait la manière de faire de l'or, l'auteur, un juif nommé Abraham, avait omis d'y indiquer, paraît-il, l'agent principal nécessaire à la transmutation des métaux. Alors il reprit les livres d'Hermès, de Cremer, de Jean de Meung, d'Hortholain, etc., recopiant des figures hermétiques, en composant même, car nous avons à la Bibliothèque nationale un manuscrit coté 19-978, supplé-

ment français, fonds Saint-Germain-des-Prés, qui porte le nom de Flamel et qui est intitulé le *Livre des Lavures* et sur l'authenticité duquel un grand nombre d'auteurs sont parfaitement d'accord.

Cependant, malgré ses études ferventes, malgré ses essais répétés, et bien que son *athanor* ou fourneau ne s'éteignit jamais, Flamel était, à peu de chose près, aussi avancé qu'à ses débuts qui remontaient déjà à plusieurs années. Après avoir mûrement réfléchi, il entreprit d'aller visiter l'Espagne, où les Juifs alchimistes étaient fort nombreux au moyen âge.

Costumé en pèlerin, il partit donc à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galicie, autrement dit à Santiago de Compostella, pèlerinage célèbre à l'époque, que Flamel avait fait vœu de visiter en l'honneur de Saint-Jacques, patron de sa paroisse, et sur la faveur duquel il comptait beaucoup pour la bonne interprétation des figures du livre d'Abraham. Le voyage de Flamel s'exécuta fort agréablement. Ayant baisé le manteau de *Monsieur Saint-Jacques*, il se remit en route, lorsque, arrivé à Léon, il fit la rencontre d'un marchand français, originaire de Boulogne, qui le mit en relation avec un médecin Juif, nommé Maître Canches, habitant Léon. Ce Juif était un converti au christianisme et fort *sçavant en sciences sublimes*. Le marchand de Boulogne ayant dit à Canches que Flamel avait à lui demander son avis sur certaines figures mystérieuses copiées dans un livre très ancien, Flamel exhiba ses croquis. Dès que Canches eut jeté les yeux sur ces dessins étranges, il changea subitement de physionomie délirant de joie, ne se contenant plus de satisfaction éprouvée. Au milieu de son enthousiasme, il déclare que ce sont là des images tirées de *l'Asch Mezareph du rabi Abraham*, ouvrage que les cabalistes croyaient perdu à tout jamais. Lorsque Flamel eut fait l'aveu à Canches qu'il possédait le précieux livre, mais qu'il ne le montrerait qu'à la personne qui consentirait à lui en expliquer toute l'énigme, Canches n'hésita pas à lui

promettre ce service, et il entreprit le voyage de Léon à Paris en compagnie de Flamel. Au cours de la route le médecin juif commença d'initier Flamel aux lois mystérieuses contenues dans le grimoire d'Abraham, mais, arrivés à Orléans, ce *docte homme tomba extrêmement malade*, nous dit l'écrivain (car c'est lui-même qui nous a laissé tous ces détails dans le *Livre des Lavures* précité), et Maître Canches mourut en cette ville au bout de *dix-sept jours* de maladie. Flamel, navré, reprit seul le chemin de la capitale.

Documenté, grâce à Canches, Flamel se remit à l'œuvre, et, au bout de trois années de nouvelles études, il parvint enfin à obtenir la *poudre de projection* qui formait la base du *grand œuvre*. Or, cette matière obtenue, le reste du travail pour l'obtention de l'or est un travail d'enfant, selon les philosophes hermétiques. Il suffit de la faire chauffer dans un matras ou *œuf philosophique*, pour voir cette poudre changer progressivement de couleur et arriver à une teinte pâle. A ce degré, cette sorte d'élixir a la propriété de changer les métaux en argent. C'est ce que Flamel constata en jetant son élixir sur du mercure qui, aussitôt, se changea en un argent le plus pur, *meilleur que celuy de la minière, le dix sept de janvier, un lundy environ midy en ma maison présente Pernelle seule, et par l'intercession de la bénoite Vierge Marie, l'an de la restitution de l'humain lignage, mil trois cens et quatre vingt deux ans.*

Persuadé qu'il était désormais dans la voie de réussite, il remit son *élixir blanc* dans *l'œuf philosophique* pour en obtenir l'*elixir rouge*, celui qui seul est capable de transmuer toüs les métaux en or. Et le *vingt-cinquiesme jour d'avril de la mesme année, sur les cinq heures du soir*, il transmuait, *en vérité*, une *demy livre de mercure* en autant de *pur or*, *meilleur très certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable.*

Donc Flamel faisait de l'or! Tout le monde le savait, tout Paris le proclamait! On savait que les murs de son labo-

ratoire, caché dans ses caves de la rue Marivaux, étaient recouverts de signes analogues à ceux qui avaient appris à connaître dans le livre d'Abraham, sous la direction de Maître Canches! On savait que les deux dragons sculptés par ses soins sur la seconde arche déjà citée du charnier des Innocents (fig. 8) représentaient les trois principes productifs de tous métaux, savoir: le *mâle rouge*, la *femme blanche* et l'*esprit de vie* qui les *unit*. On savait tout cela et les esprits simples qui passaient devant la maison de la rue Marivaux, le soir, après le couvre-feu, se signaient peureusement, ayant de terribles visions.

Ils voyaient l'*athanor* de Flamel tout plein d'une fournaise ardente où fondait le troublant métal! Ils voyaient des coffres emplis jusqu'aux bords de pièces jaunes au teintement clair et joyeux, de beaux sequins brillants qui font naître la joie dans les yeux les plus mornes et les plus attristés. Ils voyaient Dame Pernelle qui plongeait ses mains dans le trésor amassé, et les en retirait pleines de ce qui fait la force, le bien, le mal, pleines de ce qui régit le monde, pleines de ce qui donne aux mortels l'amour et la gloire, la considération et le respect, les honneurs et la renommée, les fastueuses jouissances et les plaisirs raffinés. Tout ce que le pauvre peuple enviait, désirait, appelait, convoitait, il le voyait en rêve dans le creuset de Nicolas Flamel, creuset magique d'où partait de quoi satisfaire tous les désirs, toutes les tentations, tous les besoins!

Le Roi manquait-il de fonds nécessaires à la levée d'une armée ou à la construction d'un château fort? Borel nous dit qu'il envoyait aussitôt le sire de Cramoisy, « Maistre des Requesttes », frapper à la porte de la maison portant l'enseigne de la *Fleur de Lys*. Flamel faisait de l'or! Quelques instants plus tard, le Roi recevait entière satisfaction!

L'écrivain aurait-il désiré un palais plus haut que Notre-Dame, plus grandiose d'allure que le Parthénon, plus solide que les séculaires Pyramides, plus riche que les sanctuaires consacrés à la trinité védique? Flamel faisait de

l'or! Il n'avait qu'à chauffer ses matras durant une nuit pour que son caprice fût satisfait!

Soumettre les princes, commander aux rois, s'imposer au Saint-Empire, écraser les forts, tromper les habiles, dominer l'Eglise, rétablir l'empire d'Occident, en reculer les limites au delà de ce qu'elles étaient sous Charlemagne, tout cela n'aurait été qu'un jeu pour Nicolas Flamel: il faisait de l'or!

Quand un homme possède ainsi le talent de créer l'agent dominateur du monde, il est bien près de l'immortalité! On comprend donc aisément qu'il n'était pas suffisant d'avoir fait de Flamel un *adepte*, il fallait encore qu'il eût trouvé le moyen de régénérer sans cesse ses forces physiques, en un mot, qu'il eût découvert l'*élixir de longue vie*. Et c'est pourquoi le voyageur français Paul Lucas, mort en 1737, nous raconte très sérieusement, dans le récit de son voyage en Orient, au commencement du XVIIIe siècle, qu'étant de passage à Brousse, il fit la connaissance d'un derviche très savant. Celui-ci déclara à Paul Lucas que Nicolas Flamel et Dame Pernelle « ne savaient pas ce que c'est que la mort, qu'il les avait rencontrés tout récemment dans l'Inde et qu'ils avaient encore tous deux six siècles à vivre ».

Telles sont les principales légendes qui ont été écrites ou débités sur le compte de ces deux êtres rendus si célèbres par l'imagination fruste et l'ignorance ambiante du moyen âge. Que de pages fantaisistes ont été rédigées au cours des siècles sur les propriétaires de la petite maison située rue Montmorency, et, lorsque Flamel mourut, sa maison de la rue des Ecrivains fut, à plusieurs reprises, fouillée et remuée de fond en comble par des alchimistes français et étrangers.

Maintenant, la discussion roule moins sur la fortune de Flamel que sur sa découverte qui en aurait été la source.

Oui ou non, Nicolas Flamel a-t-il pu faire la transmutation des métaux en or? L'expérience est-elle possible, la chose réalisable?

Des historiens comme Michelet et des savants comme Dumas répondent sans hésitation: *non!*

D'autres, comme Chevreul, Figuier et Berthelot, ont dit: *peut-être!*

Enfin, actuellement, certains chimistes convaincus de cette possibilité n'hésitent pas à prononcer un *oui* affirmatif et, de nos jours encore, l'alchimie a ses adeptes. L'un d'eux a tout particulièrement attiré mon attention: M. Théodore Tiffereau ancien préparateur de chimie à l'École professionnelle de Nantes.

C'est maintenant un petit vieillard alerte, de quatre-vingt-six ans. Il habite tout là-bas à Grenelle, au 130 de la rue du Théâtre, et c'est là que j'appris de sa bouche le récit complaisant de ses patientes recherches. Depuis *cinquante-huit années* il poursuit avec persévérance la réalisation de la transmutation.

Ses premières expériences remontent à 1847, époque à laquelle M. Tiffereau se rendit au Mexique, à Guadalajara, pour étudier dans la mine même, les caractères de l'or et de l'argent natifs. Ce modeste chimiste était parti confiant dans sa théorie des *microbes minéraux*, qu'il comparait aux ferments organiques; de même que la levure de bière transforme la glucose en alcool, ces micro-organismes transformeraient l'argent et le cuivre en or.

C'est ainsi qu'il aurait converti en or chimiquement pur *dix grammes de limaille de cuivre et d'argent*. La guerre de l'indépendance éclate et le force à quitter le Mexique. Il revient alors en France avec cet or qu'il fit analyser par M. Silva, professeur à l'École centrale, et M. Hasse. D'après ces chimistes, ce métal expérimental avait tous les caractères de l'or naturel.

Confiant en ce premier succès M. Tiffereau voulut naturellement reprendre le cours de ses expériences si malencontreusement interrompues. Mais, malgré ses nombreuses tentatives, jamais il ne put, en France, obtenir le même résultat. « C'est, dit-il, qu'il manque chez nous l'agent

principal, le *microbe*, qui vit en abondance là où j'ai fait ma première expérience! »

Ce résultat si brillant est donc un fait isolé et la science aurait besoin d'autres preuves pour pouvoir, sur cette base nouvelle, formuler des principes nouveaux. De plus, l'on peut objecter — car la bonne foi incontestable de M. Tiffereau ne doit pas être révoquée en doute — qu'il a pu être lui-même induit en erreur et les résultats de son expérience faussés par une cause fortuite.

Et pourtant, malgré notre scepticisme, ne sommes-nous pas tentés de croire à la réussite du *grand œuvre?* Ne voyons-nous pas, en notre siècle de science expérimentale, des savants accomplir chaque jour des prodiges comparables? Moissan fait du diamant, Pelouze et Frémy font des rubis, Tiffereau ne ferait-il pas de l'or? Un pas de plus et un autre PEUT-ÊTRE vient imposer à notre esprit un doute nouveau! Ce que nous croyons possible aujourd'hui, pourquoi un de nos ancêtres ne l'aurait-il pas réalisé? Pourquoi Nicolas Flamel n'aurait-il pas fait de l'or? Qui sait si un jour le vieil alchimiste moyenâgeux, après avoir risqué le bûcher, ne sera pas, à juste titre, considéré comme le père de cette idée renaissante — j'allais dire de cette science au berceau — la *chimie unitaire?*

EUGÈNE DEFRANCE,